



SECTION FEMININE

MERCREDI SAINT

Il fait une température maussade de printemps hâtif qui rappelle des choses graves. Dans la Quinzaine de Pâques à la reliure de cuir fauve aux coins usés, je cherche d'autres mots familiers que d'autres femmes, mes aieules, ont lus avant moi; le matin à la messe, la Passion selon St-Luc, et dans l'après-midi, les psaumes, et les lamentations de Jérémie dont la lente psalmodie monte vers les voûtes du temple.

Par la puissance d'évocation dont nous retrouvons parfois le secret, je suis de nouveau une petite fille dont les yeux ne sont pas assez grands pour tout ce qu'ils aperçoivent, dont le cœur s'agite devant les mystères qu'elle ignore, et que la voix des clercs et de l'officiant, qui sont l'écho de la voix éternelle de l'Eglise, remue étrangement.

Dans ce cadre qui demeure, ne sommes-nous pas l'humanité éphémère qui passe, sans laisser d'autre trace que le bien ou le mal qu'elle a fait?

Comment ne nous troublerions-nous pas de la brièveté de la vie et ne sentirions-nous pas le poids de nos responsabilités?

Dans le petit coin que nous occupons, nous sommes l'hôte d'une heure, de quelques jours, de longues années; et nous devons faire chacune de nos actions comme si elle devait être la dernière, celle qui nous ouvrira la porte du séjour des élus.

COUSINE AVETTE.

PAS DIFFICILE

Par un soir de fin novembre où le vent hurlait sa rage comme des loups leurs plaintes d'affamés à la lune insensible, où le froid fait essai d'art sur les joues vermeilles et des oreilles blanches, quand les feuilles crissaient leur ultime révolte sous les pas d'humains qui n'ont cure de tels jurons, par un soir où le plus acharné des amateurs de nocturnes promenades renfrognait son humeur mortifiée pour se réfugier aux clartés de l'âtre rallumé de neuf, l'oreille soudain tendue entend une plainte à la porte principale du logis.

C'est un son faible, maladif, qui va s'affaiblissant.

Qu'est-ce que cela, fait la mère Monevel, de la paroisse de Ste-Marguerite du Nord?

—Qu'est-ce? — Elle a la sympathie ouverte de toute la sensibilité de son cœur aux aguets des souffrances à soulager.

—Qui est-ce?... On pleure!... Vite Sophie ou plutôt vous, Calixte, serez plus tôt rendu... Un être dehors par une température semblable, et cette épidémie de grippe affreusement sévit... vite!... allez!...

Elle parlait encore que l'envoyé est revenu Voici!

Dans ses larges mains ouvertes, toute grelottante, une bestiole jolie dont les beaux yeux ronds ont l'air à la recherche d'une protection parmi les figures admiratives tournées vers Elle.

Elle, est un beau petit chien sous poil roux: il sera fin chasseur, voyez cette tête haut levée comme pour humer dans l'air la présence d'un gibier à signaler au maître.

Un chien réfugié en une maison y apporte la chance, a fait sentencieusement la mère en réponse aux regards implorants des jeunes. Et processionnellement le nouveau-venu est porté à la cuisine pour le restaurer de bon lait et de douceurs qu'il semble apprécier, en donnant un coup de langue à l'un, à l'autre des enfants qui l'entourent; puis on le dépose sur un coussin moelleux où il s'enroule avec un soupir de satisfaction: ce qu'il sera bien en ce coin sien, près du feu, en la grande demeure close.

Il dort et pour ne pas l'éveiller chacun regagne la salle en silence, sur le bout du pied.

—Comment le nommerons-nous, fait Rosine, aux petites minuties toujours? Elle aime l'ordre, les programmes établis et l'exactitude: ce qui rend le moindre retard exaspérant à sa nature rangée.

—Quel nom portera ce nouvel anneau de notre chaîne d'amitiés; car nous l'aimons, je présume!...

—Clairmont, fait un correspondant d'âge: en cette famille de seize enfants vivants, sous le même toit, il est quelques couples de jumeaux: trois!

—Clairmont!... comme le nôtre est le plus clair le plus haut! le plus beau qui soit en la contrée... et notre petit chien aussi!...

—Autant le nommer "Tempête", en souvenir du soir d'entrée chez nous!...

—Moi, je préfère "Hunter", fait un autre qui, on ne sait par quel hasard, a toujours des inclinations vers l'Anglais!

—Gare à toi, petit! papa veille aux infiltrations étrangères! mieux vaut assurément donner à notre nouveau venu, une appellation vraiment, purement cana-

dienne; ce ne sera donc ni "Hunter!", ni "Rodger!", ni "Bob!"... Non! pas de ça!...

—Mais lequel?... —Le nommer "Roussin"?... de la couleur de sa pelure.

—Roussin!... Roussin!... Du nom de notre curé?... tout gentil qu'est le mignon, on ne peut tout de même pas se permettre...

Ca—Non!...

—Alors—quoi?... La tempête hurle toujours furieusement sa colère, il y a même des éclats, comme de foudre; des chênes abattus peut-être.

Les petits se rapprochaient de la maman, lorsqu'un coup de vent, rué en un plus grand effort, ébranla la porte du nord-est qui va battre contre le bahut chavirant la vaisselle avec fracas.

Et le petit chien, réveillé du choc, croit utile à sa réputation de bon gardien de lancer de sonores aboiements!... ce peut être un rodeur!... un voleur!... un assassin cet éternumène!

Les jeunes, sans plus de sommeil tremblent; les grands ont les allures effarouchées de gens que la peur talonne et l'intermettif crie toujours: Wou! Wou! et Wou!...

Et le père, qui, suivant une ancienne habitude, cuisinait un boudin dans le bas-côté, de lancer de sa voix des plus heureux jurons: "Marche te coucher Sylvius!"

Cher papa!... va!... et cher petit chien qui a rapporté la langue égarée depuis une semaine... à propos de quoi donc?... Il ne sait plus.

Et dame!... pourquoi cette question remise sur le tapis, si la tâche est terminée?...

Le boudin de mauvaise humeur est crevé et c'est en souriant qu'il traverse la salle pour aller coucher son cher—son p'tit vieux!...

Chez les enfants, on se tenait à quatre pour ne pas rire, puis chacun répéta de sa voix, amincie ou grossie, défigurée toujours: on imitait celle du papa pour siller: "Sylvius!... Sylvius!..." Un joli nom, n'est-ce pas?... et pas difficile, en somme! mais fallait le trouver!... Voilà!...

M. P.

Sources de l'instruction agricole

(Suite de la page 122)

importe de se procurer, c'est le nouveau manuel d'Agriculture publié par les professeurs de l'Ecole de Ste-Anne. Préparé spécialement pour les cultivateurs, il leur apprendra à cultiver avec goût et méthode.

5. Quant aux Ecoles d'Agriculture, elles constituent les meilleurs réservoirs de la science. Ce sont l'Ecole Supérieure de Ste-Anne affiliée à Laval, l'Institut Agricole d'Oka affilié à l'université de Montréal, le Collège Macdonald au McGill et l'Ecole Moyenne de Rimouski dirigée par les prêtres du Séminaire de l'endroit.

La plus ancienne, celle de Ste-Anne de la Pocatière, fondée en 1859, par l'abbé Frs. Pilote, a l'honneur d'avoir eu comme élève et professeur, l'Hon. Godbout. Ses anciens élèves, j'en suis un, n'oublient pas les bienfaits qu'il leur a rendus. Ces institu-

Regrets tardifs

Le bureau est rempli d'anciens agriculteurs qui veulent retourner à la campagne. L'un raconte qu'on lui avait assuré du travail s'il venait s'établir en ville. Un autre dit que si un créancier à qui il avait déjà payé une partie de la ferme achetée à crédit avait pu attendre encore un peu, il ne serait jamais parti de la campagne. Un troisième s'en prend à sa mauvaise fortune. J'vivais bien chez nous, mais la femme voulait faire instruire les enfants. On a tout perdu."

Entre un jeune au pas alerte, à la figure décolorée, bien mis, l'air décidé.

—J'voudrais m'en retourner dans l'Abitibi, mais je n'ai pas d'argent, dit-il en enlevant son chapeau.

—Si vous voulez y retourner, c'est que vous y demeuriez.

Pourquoi n'y êtes-vous pas resté?

—J'vas vous dire. L'ouvrage était rare il y a deux ans. Je suis venu à Montréal pour me placer. Je n'ai pas travaillé deux mois depuis ce temps. Et pourtant c'est que j'en ai cherché du travail.

—Pourquoi n'écrivez-vous pas à vos parents, peut-être vous aideraient-ils à retourner?

—Jose pas. Mon père voulait pas que je parte.

—Comment avez-vous vécu depuis que vous êtes en ville?

—J'avais un oncle; il m'a aidé. Maintenant il est lui-même sans travail et il ne peut plus me garder.

—Que comptez-vous faire?

—Je n'en sais rien. Je n'ai pas un sou. Je voudrais travailler, mais je ne puis me placer. C'est la rue... et rien de quoi manger. Que je voudrais me retrouver à la campagne, sur notre terre!

Et c'est un jeune homme de 20 ans, capable, travailleur, venu en ville pour gagner de l'argent et pouvoir s'établir plus vite. Après deux ans de misère, il en est rendu à ne savoir où trouver un gîte, où se procurer de quoi apaiser sa faim.

Et dire, que de la campagne, il est encore des gens, des familles qui partent pour la ville avec l'espoir de se placer, de gagner beaucoup d'argent, de faire instruire leurs enfants afin de leur trouver des occupations rémunératrices.

S'ils savaient que chaque année 15,000 jeunes gens sortent des écoles de la ville et ne peuvent trouver à se placer! En restant chez eux, que de regrets s'évitent! maintes gens de la campagne.

J.-E. Laforce.

tions donnent deux cours différents. Celui de 4 ans, cours scientifique, prépare les bacheliers en agriculture. Pour ce qui regarde le cours de 2 ans, il convient particulièrement aux fils de cultivateurs qui exploiteront eux-mêmes une ferme.

6. Comme autre source de renseignements, il y a encore les agronomes qui furent les pionniers de la vulgarisation de la science agricole à travers la province. Au début, ils connurent des échecs parce qu'ils avaient à faire face au scepticisme de ceux qui les écoutaient. Qu'importe! Leur zèle n'a pas fléchi. Leur semence jetée sous forme de conseils dans les visites et les conférences a fini par germer dans l'esprit des agriculteurs de telle sorte qu'aujourd'hui, assoiffés de sciences, ils réclament de leur propre chef les services des agronomes.

Cultivateurs, donnez-leur votre confiance. Quand vous allez consulter les autres professionnels, doutez-vous de leur savoir qu'attestent les beaux parchemins suspendus aux murs de leur bureau? Non! Eh bien, faites de même à l'endroit de vos agronomes. Sortis des Ecoles universitaires et porteurs du diplôme de B. S. A. ils ont fréquenté dans la suite la meilleure école, celle de l'expérience, laquelle est le fruit de leur contact continu avec les fils du sol. Mot d'ordre! Cultivateurs, n'ayez crainte d'encombrer les bureaux de vos agronomes pour discuter avec eux les problèmes qui intéressent l'exploitation de votre ferme.

7. Enfin, j'en voudrais d'oublier nos hommes de science. Ce sont les professeurs d'agriculture qui, dans leur chaire d'enseignement ou dans le silence de leur laboratoire, travaillent eux aussi à la diffusion des connaissances agricoles.

Je m'arrête! Vous voyez qu'elles sont nombreuses, les sources de renseignements sur la manière de bien cultiver. En conséquence, cultivateurs, profitez-en, car elles sont surtout en ces temps difficiles la clef de vos succès.

HENRI LACOURCIÈRE, Asst. Agronome, District No 4.

**Maux de Gorge Double**  
**Traitement**  
La double action de Vicks (inhale et absorbé) les soulage vivement.  
**VICKS VAPORUB**  
Pour Tout Refroidissement

Dans les souches

(Suite de la page 122)

sans l'épreuve du feu nous serions en assez bonne position. Malheureusement la plus grande partie a été dépensée à réparer les ruines des incendies. C'est pourquoi cette assistance devra nous être continuée.

Dernièrement un cultivateur sérieux d'une vieille paroisse nous reprochait la dépense encourue pour l'entretien des colons. Nous lui rappellerons que l'aide aux chômeurs existe dans tous les centres un peu peuplés et que nos colons sont tous des chômeurs des villes ramenés à la campagne. S'ils n'étaient pas ici, il faudrait les nourrir ailleurs. Et il faudrait au moins le double s'ils étaient restés en ville. Ici, on leur donne en allocation hebdomadaire un montant moindre que celui qu'on donne dans les villes et on ne s'occupe de payer ni les loyers ni certaines autres dépenses qui grèvent de plus en plus le budget du chômage urbain. En outre, comme on fait gagner ce secours, il reste des travaux de voirie, de constructions de ponts dont le coût eût quand même reposé sur les pouvoirs publics. On a donc économisé en plaçant ces familles à la campagne et on a une paroisse agricole de plus. Cela compte dans la vie nationale.

Ces colons resteront-ils? Oui, en grande majorité. J'ai souvent entendu dire par des connaisseurs que ce serait un succès d'en garder la moitié. Ici, toutes choses bien considérées, il semble qu'il en restera plus que cela. Il y a des colons qui sont déjà fortement attachés à leur sol, surtout parmi ceux qui furent élevés sur des fermes. Des femmes ne craignent pas de suivre leur mari et de l'aider dans son dur labeur de défrichement. Quant aux autres, qui ne se mettent pas sérieusement à l'ouvrage, ils repartiront, c'est inévitable. En attendant, ils auront coûté moins cher à l'Etat et ils auront mené une vie moins dangereuse pour eux et leurs enfants. Sur leurs lots peu avancés en culture nous recevons des fils de cultivateurs des vieilles paroisses et la nôtre sera définitivement organisée. Et cela probablement pas plus que dix ans après l'ouverture des premiers lots dans un terrain inculte.

Une autre raison d'espérer, c'est la proximité d'un centre important: la ville de Québec et sa banlieue. Le terrain est bon pour les légumes et plus tard nos colons imiteront leurs voisins du comté de Lotbinière et seront de bons pourvoyeurs du marché de Québec. Ils ont une grande ligne de chemin de fer au centre de la paroisse et ils ne sont qu'à quarante milles de cette ville. Pour la même raison, le bois de chauffage peut aussi s'écouler dans des conditions assez avantageuses.

La lourde charge des dettes nous a été au moins épargnée. Grâce à la modération dont a fait preuve mon prédécesseur, nous avons des édifices religieux modestes mais tout à fait convenables. Le curé est bien logé et les fidèles peuvent entendre les offices dans un temple confortable. Il reste à compléter ces édifices, à leur donner un mobilier convenable. Cela prendra du temps. En attendant nous préférons nous priver un peu et ne pas grever notre jeune paroisse d'une trop lourde dette.

Nous tenions à donner ces détails pour montrer que nous avons utilisé de notre mieux les secours et les dons reçus. A tous nos bienfaiteurs passés nous disons merci et nous assurons ceux qui dernièrement nous ont fait des promesses que nous recevrons avec reconnaissance la plus modeste contribution.

Malgré la dureté du temps présent, n'avons-nous pas de bonnes raisons d'espérer un bel avenir? En attendant ces jours plus heureux, nous partageons l'espoir des colons... et leur pauvreté.

Jean-Baptiste-Bélanger, ptre, curé.